II

QUELQUES POINTS OBSCURS DE LA VIE D'ASINIUS POLLION

PAR J. ANDRÉ
Maître de conférences à la Faculté des Lettres d'Aix

I) Le voyage en Grèce

Nous avons un témoignage d'un voyage de Pollion par la mention dans Charisius d'un *Propempticon*, poésie d'adieu écrite par C. Helvius Cinna en l'honneur du départ de son ami [1]. On a pensé que ce poème concernait l'expédition de 40-39 contre les *Parthini*, peuple habitant un territoire correspondant au nord de l'Albanie moderne [2]. Cependant, le commentaire d'Hyginus s'accorde mal avec cette interprétation. La situation d'Actium et de l'île de Leucade, à plus de 250 km. en ligne droite de la frontière méridionale des *Parthini*, est trop excentrique pour que Pollion ait débarqué là, afin de prendre la tête des troupes assignées aux opérations contre les tribus dalmates et illyriennes. A son retour non plus, il n'a pu faire un crochet vers le sud, puisqu'il ne s'est manifestement écoulé, entre la fin de sa campagne et son triomphe du 25 octobre 39, qu'un temps très court. D'autre part, le texte implique la continuation du voyage vers le sud et par là s'oppose à ce qu'on le situe à la fin 39 ou à l'été 40, c'est-à-dire au départ de Pollion pour son expédition ou à son retour. La manœuvre maritime indiquée n'est autre que le halage du navire à travers le canal qui perce l'isthme reliant l'île de Leucade à la terre ferme et qui permet de longer la côte pour poursuivre sa route vers le sud sans avoir à faire le tour de l'île (*iteris minuendi causa*). Aux impossibilités géographiques s'ajoute une difficulté

1. Charisius, *G. L. K.*, I, p. 124, 5, *Cinna in Propemptico Polionis;* p. 134, 12, *Iteris Iulius Hyginus in Cinnae Propemptico, « ab Actio nauigantes stadia circiter LX ueniunt ad Isthmum Leucadiensium. Ibi solent iteris minuendi causa remulcó, quem graece* πάκτωνα *dicunt, nauem traducere ».*

2. Skutch, *P. W.*, VIII, c. 226, s. v. *C. Helvius Cinna.*

historique, puisque, selon toute vraisemblance, C. Helvius Cinna est mort peu après les ides de mars 44[1].

Par contre, une lettre de Cicéron, datée de mars 56, fait allusion à un voyage possible de Pollion en Orient, qui le conduirait auprès de P. Lentulus Spinther, proconsul de Cilicie[2]. En effet, le texte peut aussi bien concerner une information de vive voix qu'une simple lettre[3]. Du reste, Cicéron n'eût sans doute pas éprouvé le besoin de mentionner une lettre qui, même longue, n'eût guère apporté d'explications supplémentaires à sa correspondance personnelle, ainsi qu'aux nouvelles données par les courriers fréquents[4].

Est-il, dans ces conditions, possible de faire coïncider la date du *Propempticon* et celle du départ de Pollion? Ce genre de poésie est conçu sans doute pour être envoyé à son destinataire et il semble avoir été toujours écrit avant le départ[5]. Or, nous savons que Cinna fit, avec Catulle, partie de la *cohors* qui suivit en 57 en Bithynie le gouverneur C. Memmius[6]. Il faudrait donc que Cinna, s'il n'est, comme Catulle, revenu qu'au printemps 56, ait écrit son poème dans la lointaine province et qu'il ait eu là-bas connaissance du proche voyage de Pollion. Comme le fait remarquer Skutsch, *loc. cit.*, cela est bien peu vraisemblable.

Catulle quitta Nicée à la fin de mars ou au début d'avril 56[7], avec l'intention de flâner en visitant les villes de la côte d'Ionie[8]. Mais il revient seul, sans doute pour cette raison, prenant une voie différente de celle de ses amis qui regagnent Rome séparément[9]. Rien ne s'oppose dans le texte de Catulle à ce que Cinna soit parti plus tôt, soit par mer, approximativement entre le 10 mars, date de la fin de la « clôture » des mers[10], et le 21, date de l'équinoxe

1. Le Cinna ami de César (Plut., *Caes.* LXVIII, 2) est vraisemblablement le tribun de la plèbe Helvius Cinna dont parle Suétone (*Caes.* LII), qui fut tué par erreur aux funérailles du dictateur (Suét., *Caes.* LXXXV; Val. Max. IX, 9, 1; App., *B. C.* II, 147; Dion, XLIV, 50). Or, racontant cette tragique méprise, Plutarque nomme ce personnage Κίννας, ποιητικὸς ἀνήρ, *Brut.* XX, 4.

2. *Ad Fam.* I, 6, 1, *Quae gerantur accipies ex Pollione.*

3. *Accipere* se dit souvent de nouvelles apprises de vive voix ; cf. le sens d' « écouter » dans le *sermo cottidianus*, Hor., *Sat.* I, 4, 38 ; II, 3, 46 ; 233 ; 307.

4. *Ad Fam.* I, 5 a, 1.

5. Ainsi Hor., *Od.* I, 3 ; *Epod.* I ; Stace, *Silv.* III, 2.

6. Cat. X, 30.

7. Cat. XLVI, 1-3.

8. Cat. XLVI, 6.

9. Cat. XLVI, 10-11.

10. Veget., *Mil.* V, 9.

aux tempêtes redoutées, soit encore par terre, antérieurement au 10 mars, jusqu'à la région de Dyrrachium. Il a pu ainsi arriver à Rome vers la fin mars, peut-être même avant.

D'autre part, la lettre de Cicéron de mars 56 est trop vague pour être, grâce à son contenu, datée avec plus de précision. Elle peut donc fort bien être de la fin du mois. Qui plus est, elle ne nous indique pas que Pollion soit déjà parti. Son voyage n'a pas qu'un but politique. Un des meneurs de l'affaire, un des défenseurs de Lentulus[1], ne se déplacerait pas à seule fin de faire au proconsul un rapport qu'il a déjà entendu de plusieurs bouches. Mais il pourra le renseigner au cours d'un voyage d'études coutumier aux jeunes Romains, poursuivi jusqu'en Cilicie sur l'invitation probable du gouverneur. Il n'est donc pas pressé comme s'il allait rendre compte. Il est ainsi fort possible que Cinna et Pollion aient eu quelque temps de séjour commun à Rome, vraisemblablement au cours de la première quinzaine d'avril, pendant lequel Cinna aurait écrit son *Propempticon*.

II) L'expédition de Sicile

César, tandis qu'il poursuivait sa marche sur Brindes, afin d'écraser Pompée avant qu'il ne prît la mer, songeait à compléter son occupation de l'Italie par celle du monde occidental, en particulier des îles de la mer Tyrrhénienne, Sicile et Sardaigne, susceptibles de servir de bases à la flotte que Pompée ne pouvait manquer de charger de ravager les côtes italiennes. La conquête du grenier à blé de la Sicile était une nécessité à la fois stratégique et économique. Elle fut réalisée à la fin de l'hiver 49, à la suite de l'abandon de l'île le 23 avril = 25 mars[2] par M. Porcius Caton, à qui le parti pompéien en avait confié la défense. Mais, si la date ne fait aucun doute, il n'en est pas de même de la personne de l'heureux et facile vainqueur de Caton.

Selon les auteurs, la conquête est attribuée à *C. Scribonius*

1. Cic., *ad Fam.* I, 6, 1 ; sur le rôle de Pollion dans la question du rappel de Lentulus, cf. J. André, *Les relations politiques et personnelles de Cicéron et Asinius Pollion*, *R. É. L.*, XXIV, 1946, p. 151-169.

2. Cic., *Att.* X, 16, 3 ; la première date est celle du calendrier anté-julien, la seconde du calendrier julien, selon le système adopté par J. Carcopino, *César*[3], Paris, Presses universitaires, 1943, p. 736, note, d'après Le Verrier.

Curio[1] ou à *C. Asinius Pollio*[2]. On s'étonne, d'autre part, du silence de l'œuvre de César sur Pollion qui fut un de ses amis, surtout s'il est admis que lui fut confié le soin d'organiser et exécuter une expédition de l'importance de celle de Sicile. L'explication de ce silence a engendré diverses hypothèses :

I) César obéit à un motif psychologique. C'est bien Pollion qui s'empare de la Sicile, mais César a volontairement tu son rôle. Il affirme, en effet, que Curion trouva à son arrivée l'île sans défenseurs[3]. Son but aurait été d'affaiblir le moral des Pompéiens en montrant le découragement d'un de leurs chefs. Caton aurait fui devant la menace d'une attaque, sans opposer de résistance, parce qu'il croyait la guerre perdue d'avance[4]. Effectivement, César insiste sur la désillusion de Caton en présence du manque de préparation de Pompée[5]. Laissant à plus tard la question du commandement de l'expédition, nous examinerons pour l'instant le seul argument psychologique. Pour que la présentation des faits conformément au but de César eût quelque effet sur la noblesse hostile ou réticente, il fallait que les Romains en eussent eu connaissance aussitôt après le départ de Caton. Cela conduit à supposer ou bien que le livre I du *Bellum Ciuile* a été non seulement rédigé, mais encore publié peu après la prise de l'île effectuée le 23 avril = 25 mars, c'est-à-dire en plein siège de Marseille ou en pleine campagne d'Espagne, ce qui n'est pas vraisemblable, ou bien que son contenu a été divulgué d'abord au moins sous la forme de communiqués périodiques[6]. Appien et Plutarque, qui accordent à Pollion le mérite de cette campagne, ne parlent pas d'une conquête réalisée de vive force, mais d'une occupation après des négociations. César eût pu mentionner les pourparlers sans affaiblir la vertu psychologique de son récit ; il aurait même eu

1. César, *B. C.* I, 30, 2 ; 31, 1 ; Cic., *Att.* X, 4, 8-9 ; 7, 3 ; 16, 3 ; Cass. Dio XLI, 41, 1.
2. Plut., *Cato min.* LIII, 1 ; App., *B. C.* II, 40.
3. César, *B. C.* I, 31, 1.
4. F. Eyssenhardt, *Zur Frage über die Glaubwürdigkeit von Cäsars Commentarien, Jahrbücher f. klass. Phil.*, 1862, p. 755-757.
5. César, *B. C.* I, 30, 5.
6. Point de vue adopté par J. Carcopino, *César*, pour le *Bellum Gallicum*, p. 734, note ; pour le *Bellum Ciuile*, p. 859, note. En ce cas, les remaniements apportés à la rédaction de l'ouvrage seraient considérables. Le chapitre 30 du livre I rassemble, en effet, des événements éloignés, comme la décision d'envoyer Curion, prise à Brindes le 17 février = 20 janvier et le départ de Caton le 23 avril = 25 mars, qui ne figuraient sans doute pas dans le même communiqué.

matière à un développement profitable à sa cause en exposant les arguments persuasifs de Pollion et l'absence de ceux de Caton. D'autre part, l'effet moral eût été plus grand de l'annonce de la prise de la Sicile par le faible détachement de Pollion[1] que de la fuite de Caton devant l'arrivée des trois ou peut-être quatre légions de Curion[2]. La rapidité de la conquête et sa facilité eussent mieux révélé la faiblesse, l'impréparation et le manque de résolution de ses ennemis. Si l'on admet, par contre, une publication retardée de l'ouvrage, l'argument de l'effet psychologique n'est plus valable pour qui considère l'énergie et l'acharnement dont fit preuve Caton après Pharsale, alors que la cause pompéienne devait lui paraître autrement désespérée qu'au moment de l'invasion de sa province.

II) C'est à une brouille de César et de Pollion que l'on doit de ne pas relever le nom de ce dernier dans le *Bellum Ciuile*[3]. Adoptons un instant l'existence de communiqués périodiques suivant de près les événements ; la thèse se détruit d'elle-même. Puisque César ne cite pas Pollion à l'époque où il donne le communiqué sur l'évacuation de la Sicile, ce serait que, peu après la conquête de l'île, il est déjà brouillé avec lui. Or, si le désaccord date de fin février = fin mars, au moment où, après la prise de Corfinium, César nous annonce le départ d'un contingent pour la Sicile, il n'aurait pu alors confier de commandement à Pollion. Si, par contre, il est postérieur, comme Pollion ne quitte pas l'armée de Curion avant son écrasement en Afrique, fin août = fin juillet 49, n'ayant aucun contact, César et Pollion n'ont alors aucun motif de dissentiment personnel. La cause n'en pourrait être que dans les événements, peut-être dans un échec de Pollion au cours d'une expédition antérieure à celle de Curion. Mais il reste à prouver que César ait jamais montré de l'inimitié à ses généraux malheureux et surtout que cette première expédition a réellement existé.

Dans le cas d'une publication de l'ouvrage entier du vivant de César ou, ce qui est plus probable, après sa mort, nous n'avons aucune preuve de cette mésentente. P. Bailleu en voit l'écho dans

1. Un peu plus d'une légion, peut-être, cf. *infra*.

2. Trois légions dans *B. C.* I, 30, 2 ; quatre et cinq cents cavaliers dans *B. C.* II, 23, 1. La quatrième a pu être envoyée plus tard seulement pour l'expédition d'Afrique.

3. P. Bailleu, *Quomodo Appianus in bellorum ciuilium libris II-V usus sit Asinii Pollionis historiis*, Göttingen, 1874, p. 28.

les critiques portées par Pollion contre l'œuvre historique de César. Mais l'amitié n'interdit pas l'impartialité dans les jugements ; elle la commande même chez l'honnête homme. Pollion, après les ides de mars, alors qu'il est peu politique de l'avouer, surtout à Cicéron, déclare que César, presque dès leur rencontre, l'a traité en « vieil ami [1] ». De fait, il figurait dans son état-major à Pharsale [2] et en Afrique [3], et il n'eût certainement pas été nommé en 44 au gouvernement de l'Espagne Ultérieure [4] s'il n'eût plus été l'ami de César.

III) Le silence du *Bellum Ciuile* provient d'un excès d'amitié. Chargé du commandement, Pollion subit un échec. Dans cette expédition hâtive et urgente, nécessitée par le désir d'ôter une base à Pompée, le chef aurait été au-dessous de sa tâche [5]. La discrétion de César a dès lors deux motifs : taire un échec peu brillant pour ses armes et ne pas blesser un ami en relatant une campagne malheureuse. C'est d'ailleurs pourquoi, par délicatesse, César ne dit pas en toutes lettres que ce fut Curion qui s'empara de la Sicile [6]. Le problème sera résolu quand nous saurons si, entre l'ordre de marche donné aux premières troupes et la prise de commandement de Curion, Pollion a eu ou non le temps de tenter le passage en Sicile.

Corfinium était tombé le 21 février = 24 janvier. Les cohortes de Domitius passées à César furent dirigées immédiatement sur la Sicile [7]. Si l'expédition de Pollion a eu lieu, ce sont donc ces troupes qu'il avait sous ses ordres. Puisque Curion est désigné pour occuper l'île [8] après la prise de Brindes du 18 mars = 18 février, l'échec

1. Cic., *Fam.* X, 31, 3, *Caesarem uero, quod me in tanta fortuna modo cognitum uetustissimorum familiarium loco habuit, dilexi summa cum pietate et fide.*

2. App., *B. C.* II, 72.

3. Plut., *Caes.* LII, 3.

4. Vel. Pat. II, 73, 2.

5. Même en admettant l'hypothèse d'un insuccès, il resterait à examiner la question de l'incapacité du général. On peut se demander s'il aurait eu alors les forces suffisantes pour réussir, cf. *infra*.

6. H. Gloede, *Uber die historische Glaubwürdigkeit Caesars in den Commentarien vom Bürgerkrieg*, Kiel, 1871, p. 16-18.

7. César, *B. C.* I, 25, 1, *Domitianae enim cohortes protinus a Corfinio in Siciliam miserat.* César ne nous donne pas le nom de celui qu'il avait désigné pour les commander, alors que, dans toute la campagne jusqu'à Brindes, il nous donne généralement le nom des chefs de détachements. Cela tendrait à prouver qu'il ne s'agissait que d'un projet.

8. César, *B. C.* I, 30, 2, *eumdem* (sc. *Curionem*), *cum Siciliam recepisset, protinus in Africam transducere exercitum jubet.*

supposé de Pollion doit se placer entre le 21 février = 24 janvier et le 18 mars = 18 février, date à laquelle César avait nécessairement reçu la nouvelle de l'insuccès.

Deux itinéraires s'offrent aux troupes en marche vers la Sicile : d'une part par terre, de Corfinium à un port de la Campanie, Cumes vraisemblablement, qui sera aussi, semble-t-il, la base d'opérations de Curion[1], puis par mer ; d'autre part par terre jusqu'à la pointe sud-ouest du Bruttium, avec passage du détroit de Sicile.

La distance de Corfinium à Cumes est d'environ 150 km. Les troupes de César poursuivant Pompée franchirent en deux semaines les quelque 450 km. qui séparent Corfinium de Brindes, en étapes journalières de 30 km.[2]. Celles de Pollion ne durent pas marcher plus vite, sous un chef autre que César et sans ennemis à pourchasser. Leur arrivée à Cumes aurait eu lieu le 26 ou 27 février = 29 ou 30 janvier. Mais il fallait alors faire venir des navires du détroit de Sicile, seul endroit des côtes d'Italie, avec le Picenum, où l'on en pût trouver[3]. De Cumes au point le plus proche de l'île, aux environs de Messine, on compte 300 km. Envoyer un émissaire à la recherche des navires, organiser leur rassemblement, les envoyer à Cumes, embarquer les hommes et le matériel, faire voile vers la Sicile, tout cela exigeait un long délai[4]. De plus, il ne faut pas envisager une traversée directe, car, « faute d'un bon gouvernail, la navigation romaine était... frappée d'infirmité et vouée au cabotage[5] ». A cela s'ajoute l'état de la mer, dans une période peu propice à l'organisation d'un convoi, état qui retarderait, dit César, la concentration de navires pour un débarquement en Espagne[6].

1. Cic., *Att.* X, 4, 8 ; 7, 3.

2. Mêmes étapes lorsque, après les accords de Brindes, les triumvirs franchirent en quinze à vingt jours la distance de Brindes à Rome, soit 560 km., selon J. Carcopino, *Virgile et le mystère de la 4e églogue*, Paris, L'artisan du livre, 3e éd., 1930, p. 117-118.

3. César, *B. C.* I, 29, 2.

4. Les courriers de Paul-Émile mettent vingt-quatre heures pour la traversée de 115 km. entre Dyrrachium et Brindes, J. Carcopino, *Virgile...*, p. 122, note 3 ; César, avec un vent favorable, met sept heures pour les 32 km. de Vimereux à Douvres, César, *B. G.* IV, 23, 1-2 ; 23, 5. Or, nécessairement, dans un des deux sens, le convoi devra naviguer à la rame, les navires romains n'allant jamais à la voile que le vent en poupe.

5. Commandant Lefebvre des Noëttes, *De la marine antique à la marine moderne*, Paris, 1935, p. 71.

6. César, *B. C.* I, 29, 2, *Id propter anni tempus longum atque impeditum uidebatur.* Cicéron, le 4 et le 9 mars = 4 et 9 février, affirme qu'on ne peut en cette époque de l'année user de la mer Tyrrhénienne, *Att.* VIII, 16, 1 ; IX, 3, 1.

En supposant qu'un émissaire ait trouvé immédiatement des navires, ce qui est peu probable, car Caton, qui fait des levées jusqu'en Lucanie et dans le Bruttium[1], peut avoir ramené en Sicile ceux qu'ont laissés les réquisitions de Pompée, Pollion ne dut aborder dans l'île que vers le 11-12 mars = 11-12 février, à condition toutefois que rien ne vînt ralentir la marche de ses opérations. Le débarquement, la concentration des troupes de Caton, les opérations stratégiques, le rembarquement prendraient bien au minimum de trois à quatre jours, sinon plus. Il ne reste ainsi que deux à trois jours pour le voyage de l'émissaire chargé d'annoncer l'échec à César, et qui ignore naturellement l'emplacement exact de son camp. Enfin, l'arrivée de troupes sur la côte de Campanie où il se trouvait n'aurait pu échapper à Cicéron, à l'affût de toutes les nouvelles, et tout particulièrement de celles qui concernaient la Sicile.

Le second itinéraire n'est pas plus favorable. La route de Corfinium à l'extrémité ouest de la péninsule par la *Via Popilia,* qui, des environs de Capoue, desservait la Campanie du Sud et le Bruttium, longue de 600 km., demandait au moins vingt jours. Pollion n'eût donc pu être prêt à franchir le détroit que vers le 13 mars = 13 février, sinon plus tard, puisqu'il lui faudrait traverser une région montagneuse sur les deux tiers du parcours.

Ainsi le court délai entre la prise de Corfinium et le 18 mars = 18 février ne permet pas d'envisager une première expédition sous les ordres de Pollion, terminée par un échec qu'eût réparé et vengé une nouvelle armée commandée cette fois par Curion.

D'ailleurs, Cicéron, bien placé pour recevoir les informations à la fois de l'île et de la péninsule et avide de connaître les moindres succès ou revers des belligérants, n'aurait pas manqué de signaler la moindre défaite d'un lieutenant de César, fût-elle de peu d'importance pour l'issue du conflit, car, malgré ses hésitations, il ne cache pas à son ami Atticus sa sympathie pour la cause pompéienne. Bien au contraire, il se demande si Caton pourra conserver sa province et affirme que rien de bon ne s'y est passé jusque-là[2]. D'autre part, Suétone, remarquant que les défaites des césariens furent le fait des lieutenants de César, ne cite pas

1. César, *B. C.* I, 30, 4.
2. Cic., *Att.* X, 12, 2, *Sed adhuc nihil secundi.*

Pollion dans sa liste des généraux battus[1]. Enfin, si, comme le montrent leurs concordances, la source de Plutarque et d'Appien sur la campagne de Sicile est Pollion[2], celui-ci n'eût pas eu le front, alors que tant de contemporains des faits vivaient encore à l'époque de la rédaction de ses Histoires, de s'attribuer, s'il avait subi un échec, le mérite du départ de Caton[3].

* * *

Une telle conclusion n'implique pas, toutefois, que Pollion n'ait pas été dès le début chargé de la campagne et Curion nommé seulement ensuite au gouvernement de la Sicile, si, comme le laisse entendre Appien, le partage des provinces n'eut lieu qu'après le retour de César à Rome[4]. Mais une objection sérieuse réside dans la faiblesse des effectifs dont dispose César pour la Sicile. Dès la prise de Corfinium, le 21 février = 24 janvier, il y achemine les cohortes de Domitius qui se sont rendues à lui. Domitius avait peu de troupes personnelles[5], mais, avec les forces de Pompée, il commande à trente et une cohortes[6], réparties par une disposition malheureuse entre les trois places de Corfinium, Sulmone et Alba Fucens[7]. Or, dans les premiers jours du siège, les sept cohortes en garnison à Sulmone passent à César qui les incorpore à son armée[8]. Les six cohortes concentrées à Alba Fucens, ayant abandonné la ville sur l'ordre de Pompée après la chute de Corfinium, se rangent aux côtés de César[9]. Les troupes proprement dites de Domitius

1. Suét., *Caes.* XXXVI.

2. Sur Pollion source de Plutarque et d'Appien, cf., en particulier, P. Bailleu, *op. cit.*, p. 27 ; E. Kornemann, *Die historische Schriftstellerei des C. Asinius Pollio, Jahrbücher f. kl. Phil. Supplementband*, XXII, 1896, p. 662 sq. ; L. von Ranke, *Weltgeschichte*, Leipzig, 1883, III, 2, p. 226 sq.

3. C'est l'argument donné par Sénèque le Rhéteur (*Suas.* VI, 15) pour expliquer qu'il n'ait pas prononcé dans sa plaidoirie *pro Lamia* les phrases sur Cicéron reniant ses Philippiques qu'il a postérieurement écrites dans son plaidoyer rédigé.

4. App., *B. C.* II, 41, Ἐς τε τὰ ἔξω Κουρίωνα μὲν ἀντὶ Κάτωνος ἡρεῖτο ἡγεῖσθαι Σικελίας... ; infirmé, toutefois, par César, *B. C.* I, 30. 2.

5. Douze cohortes selon Pompée, Cic., *Att.* VIII, 12 A ,1 ; moins de 4,000 hommes selon Appien, *B. C.* II, 32 ; 38.

6. *Att.* VIII, 12 A, 1, selon Pompée ; trente-trois selon César, *B. C.* I, 15, 6-7 ; trente selon Plutarque, *Caes.* XXXIV, 3 ; César a intérêt à augmenter le nombre de ses adversaires.

7. Pompée *in* Cic., *Att.* VIII, 12 A, 1.

8. César, *B. C.* I, 18, 1-4 ; cinq cohortes selon Cicéron, moins bien renseigné, *Att.* VIII, 4, 2.

9. César, *B. C.* I, 24, 3.

enfermées dans Corfinium, qui ont été mises en route immédiatement pour la Sicile, forment donc un total de dix-huit cohortes, affaiblies sans aucun doute par des désertions individuelles et qui, si l'on se fonde sur le rapport Appien-Pompée de douze cohortes = moins de 4,000 hommes, ne doivent guère dépasser 5,000 hommes. César ne peut pour le moment distraire plus de monde. Ce n'est qu'à Brindes qu'il aura un effectif de six légions à opposer aux 30,000 hommes dont dispose Pompée[1]. Pour atteindre ce nombre de légions avec lequel il pense devoir peut-être poursuivre Pompée jusqu'en Grèce, il a dû en cours de route procéder à des levées[2] et Curion ramasser en février = janvier toutes les garnisons de Toscane et d'Ombrie[3]. Quand il songera vraiment à organiser dans tous les détails des expéditions vers les îles, pour la Sardaigne sans ressources militaires et qui, de sympathies césariennes, chassera d'elle-même son gouverneur[4], il confiera une légion entière à Q. Valerius, et pour la Sicile pas moins de trois à Curion, peut-être même quatre. Tandis qu'il cherche à atteindre Pompée, il pense déjà à ses campagnes futures et pose des jalons pour en faciliter l'exécution. Le corps de Domitius est le premier échelon des forces qu'il destine à la Sicile et qui, dans sa pensée, seront rejointes plus tard par les légions qu'il confiera à Curion. D'ailleurs, la puissance navale de Pompée est un obstacle à une attaque brusquée avec de faibles moyens et surtout au maintien dans l'île. Même lorsqu'il disposera d'une véritable armée, Curion craindra toujours que l'intervention de cette flotte ne lui permette pas de conquérir sa province ou de la conserver[5].

* * *

L'hypothèse d'une première campagne heureuse ou malheureuse de Pollion est donc exclue. Ni les délais, ni les effectifs, ni l'état de la mer ne permettent de l'envisager. Il n'y eut qu'une expédition. Décidée par César dès le passage du Rubicon, recevant un commencement d'exécution à Corfinium, dotée à Brindes de moyens puis-

1. Cic., *Att.* IX, 6, 3.
2. César, *B. C.* I, 25, 1.
3. Cic., *Att.* VIII, 12 C, 1.
4. César, *B. C.* I, 30, 2.
5. Cic., *Att.* X, 4, 9 ; 7, 3.

sants, elle aboutit au départ de Caton le 23 avril = 23 mars. Il reste à examiner quels y furent les rôles respectifs de Pollion et de Curion.

Pour conquérir la Sicile, base d'opérations ultérieures en Afrique dont serait naturellement chargé le gouverneur commandant les troupes de l'île, il fallait un personnage important. Curion n'avait, il est vrai, jusqu'à la rupture entre les deux triumvirs, exercé aucune fonction militaire, mais il avait rendu à César d'immenses services politiques qu'il était juste de récompenser. Durant la campagne d'Italie, il avait fait montre de qualités de décision et d'organisation dans la prise d'Iguvium[1] et le rassemblement des garnisons de Toscane et d'Ombrie, si bien que César, lui ayant donné le commandement du second camp devant Corfinium[2], pouvait le juger digne de commander en chef. Par contre, Pollion est un ami de fraîche date de César[3], attiré autant par le lettré que par l'homme de guerre et l'homme politique. Du reste, il n'a derrière lui aucun passé militaire ; il n'a exercé aucune fonction dans l'État. Il est présent au Rubicon parmi les amis personnels de César[4]. Mais ni Cicéron ni aucun des historiens, même pas ceux dont il est la source, ne signale de lui, au cours de la marche vers Brindes, ni commandement ni action militaires, ni intervention dans les différentes négociations. Il s'est sans doute contenté de figurer dans l'état-major en qualité de *contubernalis* peut-être, sans fonction nettement définie. D'ailleurs, à Pharsale non plus, il ne figurera pas parmi les chefs des trois corps césariens.

Les deux noms de Pollion et de Curion sont unis par les deux épisodes de la Sicile et de l'Afrique du printemps et de l'été 49. Pollion a vingt-six ans, Curion un peu plus, puisqu'il est tribun, mais en 51 encore Cicéron le présente comme un jeune homme[5]. D'une famille d'excellents orateurs[6], il ne manque lui-même pas de talent[7] et se range parmi les Attiques[8]. Sa charge de tribun de la plèbe, comme auparavant ses occupations politiques personnelles,

1. César, *B. C.* I, 12, 1-2.
2. César, *B. C.* I, 18, 5.
3. Cic., *Fam.* X, 31, 3.
4. Plut., *Caes.* XXXIII, 3.
5. Cic., *Fam.* II, 7, 4, *nobilissimo tamen adulescente.*
6. Cic., *De or.* II, 98 ; Tac., *Dial.* XXXVII, 3.
7. Cic., *Brutus* LXXXI, 280.
8. O. Harnecker, *Cicero und die Attiker, Jahrbücher f. klass. Phil.*, XXVIII, 1882, p. 604 ; J. Poirot, *Essai sur la polémique de Cicéron et des Attiques*, Paris, Klincksieck, 1896, p. 74 ; 77.

lui interdisait de quitter Rome. Rien, d'autre part, ne prouve que Pollion ait assisté à la campagne des Gaules avec César, dont il ne fut vraiment l'ami, semble-t-il, qu'à partir du Rubicon[1]. On peut donc avec vraisemblance conjecturer que c'est à Rome, pendant l'absence de César, que Curion et Pollion se sont liés. Les deux jeunes gens avaient des points communs : âge, talent oratoire, penchant pour l'atticisme, sympathie pour César, un caractère entier, jusqu'à la violence chez Curion[2]. Ce dernier était promis aux grandes choses[3] et Cicéron, malgré leurs divergences politiques, lui garda toujours son amitié[4]. La figure de Curion a été déformée par Lucain[5] ; l'histoire lui fait porter le poids de sa vénalité, tandis qu'elle oublie volontiers que le consul de 50, L. Aemilius Paulus, se laissa, lui aussi, acheter par César[6]. Pollion offrit ses services à son ami Curion pour l'aider dans le rôle de premier plan qu'il avait à jouer. Au reste, dans la campagne d'Afrique aussi, il servira en sous-ordre, comme un conseiller à qui l'on confie, si besoin est, le soin de commander ou de négocier[7].

Contrairement à Appien et Plutarque, César attribue formellement le commandement de l'expédition de Sicile à Curion. La correspondance de Cicéron révèle des conversations entre Cicéron et Curion sur les difficultés que prévoit ce dernier pour cette campagne[8]. C'est de lui que dépend le passage dans le détroit[9] et de lui que Cicéron tiendra l'autorisation de partir par la mer Tyrrhénienne en passant par la Sicile[10]. Or, selon César, Curion a trouvé à son arrivée l'île sans gouvernement[11]. Il n'y a pas lieu d'infirmer

1. *Contra* G. Boissier, *Cicéron et ses amis*[3], Paris, Hachette, 1874, p. 257, qui insère sans preuve Pollion dans la liste des jeunes gens qui accompagnaient le proconsul. Le fait qu'il ait parlé du Rhin dans la partie de ses *Histoires* qui traite de la conquête des Gaules (cf. Strabon, 263, 13) ne suffit pas non plus à prouver sa présence auprès de César au moment du passage du fleuve.

2. Suét., *Caes.* XXIX, *uiolentissimum tribunorum.*

3. Cic., *Brut.* LXXXI, 280 ; avec un peu de complaisance dans *Fam.* II, 1, 2 ; 3, 2 ; 4, 2 ; 5, 2.

4. Cic., *Att.* X, 4, 8 sq. ; 7, 3.

5. I, 269-271, qui rend malgré tout hommage à ses dons mal utilisés, IV, 811-815.

6. Suet., *Caes.* XXIX.

7. App., *B. C.* II, 45-46. Peut-être, Marrucin d'origine, commandait-il les deux cohortes de Marrucins auxquelles fait allusion César, *B. C.* II, 24, 3, mais alors le commandement serait de bien peu d'importance.

8. Cic., *Att.* X, 4, 8-9 ; 7, 3.

9. Cic., *Att.* X, 7, 1.

10. Cic., *Att.* X, 4, 10 ; 10, 4.

11. César, *B. C.* I, 31, 1.

cette déclaration dont Cicéron nous apporte confirmation. Curion est en avril = mars dans la région campanienne, établissant son quartier général et sa base d'opérations vraisemblablement à Cumes ou aux environs immédiats. Le 15 avril = 17 mars, il rend visite à Cicéron[1], ainsi que le 16 = 18[2]. Il passe ensuite quelques jours avec lui, entre le 16 avril = 18 mars et le 22 avril = 24 mars, probablement autour du 20 avril = 22 mars[3]. Ainsi, trois jours avant le départ de Caton, Curion est toujours en Campanie, mais, à la date du 3 mai = 5 avril, il a déjà quitté cette province[4]. Ce n'est donc pas lui qui a directement forcé Caton à abandonner l'île.

Selon Plutarque, Pollion a débarqué avec des troupes[5], les anciennes forces de Domitius peut-être ou une partie seulement, mais il est plus vraisemblable que Curion les a disséminées parmi ses propres troupes. Il prit pied à Messine ou dans ses environs. Mais ses forces étaient insuffisantes pour qu'il pût s'y cramponner et entreprendre la conquête de l'arrière-pays, puisque Caton se juge capable de le rejeter à la mer[6]. Cette affirmation provient certainement des Histoires de Pollion, comme le montre la concordance de Plutarque et d'Appien sur l'existence de négociations, malgré les divergences dans le détail et l'absence de certains faits chez l'un ou l'autre des deux historiens. L'examen de la situation des deux adversaires garantit la vraisemblance de cet épisode. Pollion, récemment débarqué, puisque Caton entame des pourparlers dès qu'il apprend son arrivée, tient avec de maigres troupes un point de la côte et peut-être Messine. Mais il est porté par l'espérance. Le gros de l'expédition le suit, sous Curion, avec un retard de quelques jours[7], et sans doute s'est-il créé de la base d'Italie

1. Dans un *post-scriptum* à la lettre *Att.* X, 4, datée du 14 avril = 16 mars, Cicéron apprend à Atticus que Curion est venu le voir le lendemain 15 = 17.

2. Cic., *Att.* X, 4, 11 ; 5, 1.

3. Cic., *Att.* X, 7, 3, *Curio mecum uixit, iacere Caesarem putans offensione populari Siciliaeque diffidens, si Pompeius nauigare coepisset.* L'expression *mecum uixit* ne peut s'appliquer à une simple visite, mais à un séjour de deux ou trois jours. Il ne peut s'agir des deux visites du 15 et 16 avril = 17 et 18 mars, puisque Cicéron cite une nouvelle allusion de Curion à l'obstacle que forme la flotte de Pompée à l'invasion de la Sicile, la première, *Att.* X, 4, 9, rapportant non la pensée même de Curion, mais celle de César.

4. Cic., *Att.* X, 10, 3, *certe hinc istis inuitissimis euolabo, atque utinam ad Curionem.* Cicéron ignore encore l'abandon de l'île.

5. Plut., *Cato min.* LIII, 1, πυθόμενος δὲ Ἀσίνιον Πολλίωνα παρὰ τῶν πολεμίων ἀφῖχθαι μετὰ δυνάμεως εἰς Μεσσήνην.

6. *Ibid.*, Ἀσίνιον μὲν οὖν ἔφη δυνατὸς εἶναι Σικελίας ἐκβαλεῖν.

7. *Ibid.*, ἄλλης δὲ μείζονος ἐπερχομένης δυνάμεως.

des intelligences dans certains milieux siciliens par l'intermédiaire des sénateurs exilés en vertu de la *lex Pompeia*[1], sur l'appui desquels comptait Curion[2]. La position de Caton est tout autre. César, qui veut ridiculiser sa fuite, s'ingénie à montrer et grandir l'activité et la résolution de son adversaire : réparation et mise en chantier de vaisseaux, levées d'auxiliaires en Sicile et de citoyens en Lucanie et dans le Bruttium[3]. En réalité, il se trouve sans vaisseaux, puisqu'il n'a pu empêcher Pollion d'aborder, et sans forces suffisantes, la légion que Pompée avait chargé un consul de mener en Sicile n'étant jamais arrivée[4]. Il ne commence ses enrôlements qu'à la mi-avril = mi-mars et sous la pression des Pompéiens de Sicile[5]. La grande flotte de Pompée ne se présente pas. Il est laissé sans nouvelles et surtout il n'a marqué aucune ardeur à gagner la province et à se livrer aux hasards d'un gouvernement qui l'éloigne des discussions du sénat dans une période tragique[6]. Aussi entame-t-il avec Pollion des négociations dont on sent le déroulement dans Plutarque et Appien. D'abord une fière demande d'explications[7], à quoi Pollion réplique que sa venue n'est pas pour étonner : qui tient la péninsule est de droit le maître de la Sicile, partie intégrante de l'Italie[8]. Deux faits donnent à réfléchir à Caton, l'annonce, par Pollion peut-être, du passage de Pompée en Épire et celle, due à son service de renseignements et complaisamment exposée par Pollion, de l'arrivée toute prochaine de forces césariennes supérieures[9], celles de Curion. Les talents de négociateur de Pollion, dont il usera brillamment lors de la paix de Brindes[10], ne furent pas non plus sans doute sans effet. Aussi, alléguant son désir d'épargner la vie et les biens des Siciliens, Caton s'embarqua pour Corcyre, sans opposer de résistance[11].

1. App., *B. C.* II, 23-24.
2. Cic., *Att.* X, 4, 8.
3. César, *B. C.* I, 32, 4.
4. Cic., *Att.* VIII, 3, 7 ; si elle y était, en effet, parvenue, c'est le consul qui aurait pris la direction du gouvernement et des opérations. Or, les deux consuls sont partis à Dyrrachium, César, *B. C.* I, 25, 2.
5. Cic., *Att.* X, 12, 2, datée du 5 mai = 7 avril.
6. Cic., *Att.* VII, 15, 2.
7. App., *B. C.* II, 40, πυνθαμένῳ τῷ Κάτωνι πότερα τῆς βουλῆς ἢ τοῦ δήμου δόγμα φέρων ἐς ἀλλοτρίαν ἀρχὴν ἐμβάλλοι ; Plut., *Cato min.* LIII, 1, ἔπεμψε λόγον ἀπαιτῶν παρ' αὐτοῦ τῆς διαβάσεως.
8. App., *B. C.* II, 40, Ὁ τῆς Ἰταλίας κρατῶν ἐπὶ ταῦτά με ἔπεμψε.
9. Plut., *Cato min.* LIII, 1.
10. App., *B. C.* V, 64.
11. App., *B. C.* II, 40 ; Plut., *Cato min.* LIII, 1-2.

Le schéma des négociations constitué ainsi selon un développement logique paraît devoir emporter la conviction. Appien seul attribue à Pollion le commandement de l'ensemble des troupes, mais plutôt par prétérition, en ne faisant aucune allusion à Curion qu'il dit avoir été placé plus tard à la tête de la Sicile. Mais cette nomination ultérieure dans Appien correspond non à la première nomination faite après Brindes, mais à sa confirmation dans l'ensemble des dispositions militaires et politiques promulguées au retour de César à Rome[1]. On peut ainsi distinguer deux points : à Brindes, Curion est nommé au commandement des expéditions de Sicile, puis d'Afrique. A Rome il est confirmé dans cette charge, à laquelle s'ajoute alors le gouvernement de l'île. Il n'y a désormais plus de contradiction entre Appien et César, mais une différence de point de vue entre ce dernier et les deux historiens grecs. Frappés par cet épisode qui fait noblement reculer Caton davantage devant la crainte de ruiner les Siciliens sans résultat pour sa cause que, comme le veut César, devant la simple annonce de l'ennemi, Appien et Plutarque ont été amenés à développer ce qu'au contraire devait et voulait laisser dans l'ombre César qui n'apprécia jamais Caton et le poursuivit jusqu'après sa mort dans son *Anticato*. Or, en grandissant Caton, car tel est le but de Plutarque surtout, ils amplifient le rôle de Pollion.

Ces négociations avaient aux yeux de Pollion, leur source commune, une grande importance, puisqu'elles étaient son œuvre. Elles furent dans ses Histoires, comme on le voit par leurs récits conjugués, l'objet d'un développement détaillé dont nous sont parvenus les principaux arguments des deux adversaires. Elles ont dissimulé à Plutarque et Appien le déroulement historique des faits comme l'ensemble des opérations militaires. Par contre, César ne voit que l'aspect militaire de la campagne. Caton, fuyant devant l'attaque d'une avant-garde, n'a pas pour lui cédé à la raison et à la pitié, mais à la crainte. C'est sans aucun doute ainsi non seulement qu'il veut présenter les faits, mais aussi qu'il les voit. L'affolement d'un début de campagne mal préparé, l'arrivée imminente d'une expédition que l'on sait puissante, car Caton n'ignore plus que de nombreuses légions ont été rendues disponibles par l'évacuation de l'Italie par Pompée, ont, selon César,

1. Sur ces dispositions, cf. App., *B. C.* II, 41.

précipité l'abandon de la Sicile. Son silence sur le rôle de Pollion se comprend désormais plus aisément. Détaché avec une avant-garde précédant de quelques jours le gros du convoi, il a, en prenant pied et grâce aux pourparlers auxquels s'est prêté Caton et où les succès césariens, maîtrise de l'Italie, fuite de Pompée, furent d'un grand poids, libéré en fait la Sicile bientôt occupée par les légions qu'il précédait. Mais c'est le chef de l'expédition, l'organisateur, qui devait normalement et naturellement recueillir le bénéfice de l'opération. Au reste, la campagne de Sicile n'a pas l'importance des autres aux yeux de César. Elle n'est qu'une étape, une action préliminaire avant celle d'Afrique [1], dont les épisodes seront abondamment développés. L'impression dominante que veut laisser César est celle d'un abandon volontaire de la Sicile. Elle est bien conforme à la réalité et point n'était dès lors besoin pour lui d'entrer dans le détail des faits. Enfin, préoccupé de jeter, tout au long du *Bellum Ciuile*, le discrédit sur les mesures militaires de ses adversaires [2], il n'a garde de justifier le départ de Caton par des motifs humanitaires ou dictés par la raison.

III) Le prétendu tribunat de Pollion

A quel titre Pollion a-t-il joué un rôle dans les troubles romains de 47? Il y prit part aux côtés de L. Trebellius et contre P. Cornelius Dolabella, le promoteur de la *rogatio* proposant l'annulation de la moitié des dettes et le paiement du reste sans intérêts et par tranches [3]. E. Pierce [4] et F. Münzer [5] pensent qu'il le fit en qualité de tribun de la plèbe. Pollion était, en effet, d'origine plébéienne et, d'autre part, la deuxième dictature assumée par César [6] ne laissait subsister à Rome pour l'année 47, en dehors de son maître de cavalerie Marc Antoine, d'autres magistratures que les édiles et les tribuns de la plèbe [7].

Plutarque ne confirme ni n'infirme cette interprétation. Après

1. César, *B. C.* I, 30, 2.
2. Cf. P. Fabre, *César, La guerre civile*, Les Belles-Lettres, 1936, I, p. XXXI-XXXIII.
3. Plut., *Ant.* IX, 1.
4. *A roman man of letters : C. Asinius Pollio, Diss. Col. Univ.*, New-York, 1922, p. 13.
5. *P. W.* II, 6, c. 2263, s. v. *L. Trebellius.*
6. Plut., *Caes.* LI, 1.
7. Plut., *Ant.* VIII ; cf. J. Carcopino, *César*, p. 967-978 et n. 4.

avoir exposé le plan de Dolabella qui essaie d'entraîner Antoine, il signale l'opposition de Trébellius et de Pollion [1]. Or, nous savons par Dion [2] que Trebellius était tribun en même temps que Dolabella. La tentation est forte de revêtir Pollion de la même fonction.

A cela plusieurs difficultés. D'abord, étant alors dans sa vingt-neuvième année, Pollion n'avait pas l'âge requis, soit trente et un ans, et, les élections aux magistratures plébéiennes échappant à César dictateur, il est vraisemblable qu'à cette époque encore l'âge légal était respecté. D'autre part, Dion ne mentionne pas Pollion. Il expose la conduite des deux factions rivales, celle de Dolabella appuyé par la plèbe et celle de Trebellius. Entre les deux, Antoine, avec le sénat césarien et les autres tribuns [3], se range finalement au parti de ce dernier [4]. Or, Plutarque, qui tient ce récit des Histoires de Pollion — le seul fait qu'il le cite le révèle — montre que celui-ci fut dès l'origine du côté de Trebellius et que c'est sur leur commune insistance qu'Antoine se rangea à leur avis [5]. En conséquence, d'une part, si Pollion avait été, en tant que tribun, l'associé de Trebellius, Dion nous l'aurait dit, lui qui, au contraire, distingue trois mouvements séparés dirigés l'un par le tribun Dolabella, l'autre par le tribun Trebellius, l'autre par Antoine et les autres tribuns ; d'autre part, Pollion tribun n'aurait pu être dès lors, d'après le texte de Dion, qu'aux côtés d'Antoine, parmi les autres tribuns, ce qui est en contradiction avec le récit de Plutarque.

Mais alors, puisque Pollion n'avait pas de fonction officielle, à quel titre intervenait-il? Très certainement d'abord personnellement comme adversaire des troubles civils. Peut-être aussi faisait-il partie de cette « coterie » de césariens qui surveillaient à Rome les intérêts du maître, sans avoir l'importance d'un Balbus ou d'un Oppius [6]. Dans l'affaire des dettes, il n'apparaît pas chez Dion, effacé par les personnages revêtus de fonctions officielles. Pourtant il semble avoir réuni autour de lui tout un groupe, tout

1. *Ant.* IX, 1, Ἀσινίου δὲ καὶ Τρεβελλίου τἀναντία παρακολούντων.
2. XLII, 29.
3. Dion, XLII, 29, μετὰ τῶν ἄλλων δημάρχων.
4. Dion, XLII, 31.
5. Plut., *Ant.* IX, 1.
6. Sur le rôle de ces deux amis de César, cf. J. Carcopino, *César*, p. 977-978.

un parti qui voit en lui son chef de file[1], mais où il joue le rôle d'inspirateur, alors que Trebellius, protégé et aidé de son tribunat, est poussé en avant. La pensée de César n'était pas éloignée de celle de Pollion. A son retour d'Égypte, il ne punit pas Dolabella[2], parce qu'au fond la plèbe n'avait pas entièrement tort dans ses exigences[3]. Mais il ne pouvait admettre non plus qu'en son absence, tandis qu'il était occupé par les affaires d'Orient, on eût provoqué à Rome des troubles inopportuns[4].

IV) Le rôle de Pollion en Italie pendant la guerre de Pérouse et jusqu'au retour d'Antoine

Lorsque Fulvie et L. Antonius eurent, à l'automne 41, ameuté les vétérans d'Antoine contre Octave sous divers prétextes[5], ce dernier se vit acculé à la guerre, sans déplaisir peut-être, puisqu'elle pouvait lui donner la maîtrise de l'Italie tout entière. A son légat Salvidienus, qu'il avait envoyé en Espagne et dont la traversée des Alpes s'était heurtée à l'hostilité des généraux antoniens Calenus, Ventidius et Pollion, soucieux de protéger leurs fiefs[6], il donna l'ordre de faire demi-tour et de venir le rejoindre[7] avec les six légions dont il disposait[8].

Pollion est alors en Cisalpine, à la tête des seules troupes organisées de l'Italie du Nord. Mais il se trouve fort embarrassé. Il ignore évidemment les intentions d'Antoine qui a cru laisser en Italie une situation bien réglée. Il craint de les trahir par une rupture nette et de se charger du poids d'une guerre, alors que son chef est retenu en Orient[9]. Il ne peut non plus courir le risque, en laissant écraser sans les secourir Fulvie et L. Antonius, de se retrou-

1. Plut., *Ant.* IX, 1, τοὺς περὶ Ἀσίνιον.
2. Plut., *Ant.* X, 1 ; Dion, XLII, 33.
3. Sur les mesures prises postérieurement par César dans la question des dettes, cf. J. Carcopino, *César*, p. 992.
4. Cf. le jugement porté en janvier 47 par Cicéron sur la situation intérieure, *ad Att.* XI, 10, 2 : *alienata Italia... urbanae res perditae.*
5. Florus, IV, 5 ; Vell. Pat. II, 74, 2-3 ; App., *B. C.* V, 14 sq. Cf. Drumann-Grœbe, *Geschichte Roms*, Berlin, 1902, t. II, p. 7.
6. App., *B. C.* V, 20 ; Dion, XLVIII, 10.
7. App., *B. C.* V, 27.
8. App., *B. C.* V, 24.
9. App., *B. C.* V, 32.

ver seul en face de la totalité des forces d'Octave. Enfin, il tient à garder la Cisalpine et, durant toute la campagne, nous le verrons avant tout préoccupé de couvrir cette riche province.

Le rôle de Pollion dans les cinq phases que comporte la guerre civile de fin 41 à juin 40 n'a jamais été étudié pour lui-même. Or, sa campagne révèle le double souci de ne pas perdre ses bases et de ne pas hypothéquer l'avenir en risquant inconsidérément des forces qui pourront être utiles à Antoine :

1°) La poursuite de Salvidienus.

Lorsque Salvidienus, rappelé par Octave, descend des Alpes, son acte n'a apparemment rien d'hostile, aucune clause de l'entente entre Antoine et Octave n'ayant interdit les déplacements de troupes. Mais il est surveillé par Pollion et Ventidius, qui le suivent pas à pas[1] en gagnant l'Ombrie par une marche sur le flanc est des Apennins. Pollion est manifestement préoccupé moins de l'arrêter que de le détourner de la Cisalpine. Mais à la rencontre de Salvidienus remonte L. Antonius[2] qui, poursuivi à son tour par Agrippa et redoutant de subir lui-même entre les deux lieutenants d'Octave le sort qu'il réservait à Salvidienus, se jette derrière les remparts de Pérouse[3].

2°) La première tentative pour débloquer Pérouse[4].

Aussitôt ses adversaires bloquent la ville. Octave, accouru, presse le siège, fait venir des renforts pour maintenir à distance de la place les forces antoniennes de l'extérieur que L. Antonius appelle à son secours[5] et que Fulvie pousse à l'action[6]. Pollion et Ventidius s'avancent alors pour forcer le blocus et tendre la main aux assiégés, tandis que Plancus remonte du sud, s'efforçant de les rejoindre. Octave, laissant Salvidienus devant Pérouse, marche avec Agrippa au-devant d'eux[7]. Mais les deux lieutenants d'An-

1. App., *B. C.* V, 31.

2. Se dirigeant vers la Gaule, selon Dion, XLVIII, 14, dont le récit trop succinct ne laisse rien saisir du détail des opérations.

3. App., *B. C.* V, 31-32.

4. Tentative antérieure au 1er janvier 40, date d'une sortie postérieure de Lucius Antonius mentionnée dans Appien, *B. C.* V, 34.

5. App., *B. C.* V, 32.

6. App., *B. C.* V, 33.

7. D'après Appien, *B. C.* V, 33, ὁ Καῖσαρ ὑπήντα σὺν Ἀγρίππᾳ, φυλακὴν τῆς Περυσίας καταλείπων, on peut penser que le siège a été levé, mais, comme Salvidienus n'est pas mentionné, il est vraisemblable de croire que, renforcé par les renforts demandés, Octave se juge assez fort pour à la fois maintenir le blocus et repousser l'armée de secours.

toine font retraite devant lui jusqu'aux frontières de la Cisalpine, l'un à Ravenne, l'autre à Rimini, se contentant de fermer l'entrée de la plaine du Pô entre l'Adriatique et les Apennins. Plancus se retire à Spolète, au sud de Pérouse[1].

3°) La deuxième tentative.

Après la sortie malheureuse de L. Antonius, le 1er janvier 40, les généraux d'Antoine adoptent un plan stratégique commun. L'armée du Nord, longeant la côte adriatique, vient faire sa jonction avec celle de Plancus dans la région de Pérouse. Attaquées par Octave et Agrippa, elles s'établissent à Fulignum (Foligno, à 32 km. au sud-est de Pérouse), sur la *via Flaminia*, qui permettrait la retraite soit sur Rimini et le Nord, soit sur Spolète. Maintenant, Pollion n'hésite plus. Il s'est avancé trop loin de sa province pour ne pas se battre. Mais Plancus est pour la temporisation[2], et une fois encore ils renoncent à leur projet[3]. L. Antonius, laissé sans secours avec son armée en proie à la famine, capitule à la fin de février 40[4].

4°) La dislocation des forces antoniennes.

La concentration avait eu pour but de faire lever le siège. La chute de Pérouse amena la dislocation des adversaires d'Octave. Ayant définitivement perdu le centre de l'Italie, ils se réfugient vers les côtes, afin de garder un contact plus étroit avec Antoine et une possibilité d'évasion en cas de malheur[5]. Mais, alors que tous se retirent vers le sud, Pollion retourne vers la Cisalpine qu'il ne peut se résoudre à abandonner et s'installe dans la région de Ravenne, qui garde à la fois la voie côtière, les débouchés des Apennins et ses communications avec Antoine[6], pensant,

1. App., *B. C.* V, 33.

2. Sur la mollesse de Plancus dans cette campagne, cf. Vell. Pat. II, 74, 3; sur sa loyauté et sa « maladie » de la trahison, cf. Vell. Pat. II, 83, 1-2.

3. App. *B. C.* V, 35, qui ne parle pas de leur séparation probable.

4. Cf. Suét., *Aug.* XIV ; Vell. Pat. II, 74, 4 ; Florus, IV, 5 ; App., *B. C.* V, 48-49 ; Dion, XLVIII, 13 ; sur la date, cf. J. Kromayer, *Kleine Forschungen zur Geschichte des zweiten Triumvirats*, *Hermes*, XXIX, 1894, p. 562 et n. 5.

5. App., *B. C.* V, 50.

6. App., *B. C.* V, 50, οἱ μὲν ἐς Βρεντέσιον, οἱ δ'ἐπὶ Ῥαβέννης, οἱ δὲ ἐς Τάραντα. Or, parmi les généraux antoniens cités par Appien, *Ibid.*, Plancus se retire vers le sud (deux de ses légions sont interceptées à Camérie, en Sabine) et Ventidius avec lui, puisque, avant de s'embarquer, il lui remet le reste de ses légions. C'est donc Pollion qui se dirige sur Ravenne, les deux autres généraux, Ateius et Crassus, étant de peu d'importance et mentionnés ici pour la première fois dans le récit de la guerre ; d'ailleurs, leurs forces personnelles sont faibles. Sur un total de treize légions (App., *B. C.* V, 50), Pollion en a sept (Vell. Pat. II,76, 2), Plancus plus de deux (App., *B. C.* V, 50) ; il en reste donc trois pour les trois autres généraux.

en outre, garder le contact avec Calenus et l'armée des Gaules[1].

5°) La résistance de Pollion dans la plaine du Pô.

Les généraux octaviens pourchassent les divers détachements et les refoulent à la côte, vraisemblablement en mars et avril, recueillant çà et là la défection de quelques troupes. Poursuivi lui aussi, Pollion, qui veut garder ses sept légions intactes pour le retour prochain d'Antoine, recule le long du littoral adriatique, imposant aux cités la remise d'armes et les contributions nécessaires à la continuation de la guerre[2] et défendant pied à pied la Vénétie jusqu'à Altinum (30 km. au nord de Venise), région dans laquelle il livre de brillants combats[3] durant les mois de mai et de juin.

C'est dans ce réduit que, bien que coupé des forces de Gaule que raflera Octave après la mort de Calenus, il aura encore assez de prestige pour gagner à sa cause Cn. Domitius Ahenobarbus et sa flotte errante et préparer avec lui le retour d'Antoine[4].

V) La campagne dalmato-illyrienne de 40-39

De cette campagne de Pollion, l'antiquité ne nous a transmis que peu de détails précis, la mention de la prise de Salone[5], remise à juste titre en question par J. Carcopino[6], et le triomphe sur les Parthini[7]. Un certain nombre de points restent encore obscurs, en particulier la fonction exacte de Pollion et l'importance de sa mission.

Après la conclusion de la paix de Brindes, Pollion n'a plus rien à désirer comme magistrature. Il a été successivement gouverneur de l'Espagne Ultérieure du début de 44 à la fin d'août 43 et de la Cisalpine de fin 43 à la guerre de Pérouse, puis consul. Comme nous le verrons abandonner toute fonction militaire et politique immédiatement après son triomphe, nous en pouvons conclure

1. Cf. J. Bayet, *Virgile et les triumvirs « agris diuidundis »*, *R. É. L.*, VI, 1928, p. 285, n. 2.
2. Cf., pour Padoue, Macr., *Sat.* I, 11, 22.
3. Vell. Pat. II, 76, 4.
4. App., *B. C.* V, 50. La négociation avait un double but : s'assurer une retraite en cas de défaite irrémédiable et renforcer Antoine.
5. Philarg., *ad Virg., Egl.* IV, 1, p. 72 ; Serv., *ad* v. 1, éd. Thilo, p. 44 ; point de vue admis par H. Cons, *La province romaine de Dalmatie*, Paris, Thorin, 1881, p. 135 ; G. Zippel, *Die römische Herrschaft in Illyrien bis auf Augustus*, Leipzig, Teubner, 1877, p. 223-224.
6. *Virgile et le mystère de la 4e églogue*, p. 171-177.
7. *C. I. L.*, I², p. 50, 77.

qu'un gouvernement nouveau était pour lui sans intérêt. Par contre, l'obtention du triomphe était le couronnement de sa carrière, après quoi, ayant épuisé le cours des honneurs, il pourrait sans regret se consacrer aux lettres. Le rôle dont il se chargeait avait donc moins pour but d'obtenir de l'État une fonction, malgré tout inférieure à son dernier gouvernement, qu'il n'était un moyen d'obtenir le triomphe.

Que Pollion ait ou non pris Salone, il y a au moins séjourné, comme l'indique le surnom de son fils *Saloninus*. Le champ de ses occupations s'étend donc de cette ville au pays des *Parthini*. Or, Salone est en Dalmatie, à 5 km. au nord-est de Split (Spalato), à l'intérieur des terres[1]. Quant aux *Parthini*, ils habitent au nord de l'Albanie l'hinterland de Dyrrachium[2], soit à 300 km. au sud de Salone. Depuis la paix de Brindes, c'est par Skodra (Scutari) que passe la ligne qui délimite les territoires d'Antoine et ceux d'Octave[3]. Salone fait donc partie du lot de ce dernier, tandis que les *Parthini* sont dévolus à Antoine. Il est dès lors difficile d'admettre que le partage du monde romain ait été immédiatement suivi de l'institution d'un gouvernement commun pour la Dalmatie méridionale et l'Illyrie, groupant sous son autorité en une sorte de condominium les terres des deux triumvirs.

Pollion a été chargé d'une tâche précise qui n'est pas d'administration. Antoine, dès l'automne 40, est désireux d'occuper son armée à des tâches diverses, à la fois pour la maintenir en haleine et pour la faire vivre sur le pays ennemi. Une partie de ses troupes est envoyée contre les *Parthini*[4]. C'est de ce contingent que disposera Pollion, dans un but, semble-t-il, bien déterminé, la réduction d'un peuple illyrien turbulent. C'est ce qu'on pourrait appeler une expédition punitive ou la suppression d'une tache de dissidence. En réalité, Appien manque de détails sur cette campagne, parce que le texte des Histoires de Pollion s'arrêtait en 42 avec Philippes. Il nous donne les noms de deux des peuples contre lesquels sont dirigés deux corps d'armée d'Antoine, les *Parthini* et les *Dardani*, parce qu'ils étaient sans doute l'âme et le bastion de la révolte en

1. Cf. H. Cons, *op. cit.*, p. 15.
2. Pline, *N. H.* III, 145 ; App., *B. C.* V, 75 ; cf. E. Svoboda, *Das Parthiner-Problem*, *Klio*, XXX, 1937, p. 290-305, en particulier p. 293-295.
3. App., *B. C.* V, 65 ; cf. Dion, XLVIII, 28.
4. App., *B. C.* V, 75.

Illyrie et en Macédoine. Mais il est vraisemblable que chacun de ces deux peuples avait groupé autour de lui des tribus auxquelles le peu d'attention porté par les Romains à cette région pendant les dix dernières années avait rendu le goût de l'indépendance et du pillage. C'est là que se trouve sans doute l'explication de la réunion, dans la campagne de Pollion, de ces deux points géographiquement éloignés que sont Salone et le pays des *Parthini*.

Il est peu vraisemblable que Pollion, soucieux d'une victoire qui lui donnât droit au triomphe et chargé d'une mission somme toute assez précise, ait assumé la charge de gouverneur de la Dalmatie, comme le veut le scoliaste de Berne [1], étant donné surtout qu'avec cette fonction ses pouvoirs administratifs eussent chevauché les deux domaines rigoureusement partagés entre Octave et Antoine. Mais, s'il n'avait dû s'attaquer qu'aux *Parthini*, il l'eût fait directement en débarquant dans la région de Dyrrachium. Il n'eût point alors eu besoin de passer par Salone ni à l'aller, ce qui le détournait considérablement du but à atteindre, ni au retour de l'expédition [2], puisqu'il devait après la campagne remettre à Antoine les légions dont il disposait temporairement. Il fut en réalité placé à la tête d'une expédition militaire commune ayant pour objectif de dégager la côte de la Basse-Dalmatie et le voisinage de Dyrrachium, menacé par les *Parthini*, où la voie d'accès à la Macédoine avait son point de départ. Un commandement analogue, mais à la fois militaire et administratif, avait été donné à Vatinius, gouverneur de Dalmatie, par César, qui, pour la circonstance, avait en sa faveur réuni temporairement l'Illyrie et la Dalmatie [3]. Les mêmes nécessités stratégiques obligeaient à donner aux forces destinées à agir de la côte adriatique de Basse-Dalmatie jusqu'à l'Épire un commandement unique.

La côte dalmate était alors loin d'être pacifiée. La ville de Salone, conquise depuis près de quarante ans [4], peuplée de colons romains [5], avait repoussé les attaques du Pompéien M. Octavius,

1. *Nam Pollio pro consule Dalmatiae constitutus*, Schol. Bern., p. 775 Hagen.

2. Hypothèse de V. Gardthausen, *August und seine Zeit*, I², 1891, p. 236, selon qui son armée victorieuse poussa au delà des limites de provinces d'Antoine jusqu'à Salone.

3. Cic., *Phil.* V, 11 ; cf. H. Cons, *op. cit.*, p. 133 ; G. Zippel, *op. cit.*, p. 209-210.

4. En 78, Eutr. IV, 4 ; Orose, V, 23 ; Cic., *pro Cluent.* XXXV, 97 ; cf. Vulic', *in P. W.* II, 1, c. 2003.

5. César, *B. C.* III, 9, 3, *propter paucitatem hominum*, insiste sur leur petit nombre pour mieux faire ressortir leur glorieuse résistance.

qu'aidaient les Dalmates soulevés [1]. J. Carcopino ne croit pas que Pollion ait eu à la reconquérir [2]. Il est, en effet, pensons-nous, peu probable que les barbares aient postérieurement réussi là où, unis aux Pompéiens, ils avaient échoué [3]. Mais la région environnante n'était pas sûre du tout. Le rappel en Gaule par César des trois légions d'Aquilée [4] avait suffi pour que des troubles y aient lieu en 54 [5] et que les Dalmates insurgés s'emparent de Promona, à 60 km. au nord de Salone [6]. Dans l'hiver 48-47, Gabinius, chargé de conduire à César par l'Illyrie quinze cohortes et 3,000 cavaliers, assailli par les indigènes, doit se réfugier à Salone après le massacre de ses troupes [7]. Le camp d'où Vatinius lance ses colonnes d'attaque durant l'hiver 45-44 et en 44 est à Narona, à guère plus de 100 km. au sud de Salone [8], et ses succès ne vont pas sans déboires [9].

Les tribus barbares étaient en état d'insurrection chronique, surtout depuis le début de la guerre civile. On ne peut guère invoquer contre ce fait le témoignage de la X^e *Philippique*. C'est en un sens bien particulier, en effet, que Cicéron y assure que l'Illyrie est pacifiée [10]. Il ne songe nullement à la soumission des indigènes, mais juge par rapport au conflit entre Antoine et les républicains. Maintenir, comme il le dit [11], l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce sous l'autorité du sénat et du peuple romain n'a pas d'autre signification pour lui qu'empêcher ces provinces de passer à Antoine. En fait, la partie de la province restée sous la domination romaine était sans ressources et dévastée par les insurrections [12].

Salone était pour Pollion une base sûre d'où lancer son expédition, voisine de la mer et de la rade de Spalato, au centre des plaines côtières. Rome, de toute évidence, n'était plus maîtresse

1. César, *B. C.* III, 9 ; Dion, XLII, 11.
2. *Virgile et le mystère de la 4^e églogue*, p. 173.
3. Les affirmations des scoliastes sur la prise de Salone, tardives, sont une tentative d'explication du nom de Saloninus. Mettant en rapport la campagne de Salone sur la côte et le nom de la ville, ils en ont conclu que ce surnom rappelait l'acte le plus glorieux de l'expédition, donc la prise de la ville.
4. César, *B. C.* I, 10, 3.
5. *B. G.* V, 1, 5 ; VIII, 24, 3.
6. App., *Ill.* XII.
7. App., *Ill.* XII ; Cic., *ad Att.* XI, 16, 1.
8. Cic., *ad Att.* V, 10, 11.
9. App., *Ill.* XIII, selon qui les indigènes lui tuent cinq cohortes.
10. Cic., *Phil.* X, 4-5.
11. Cic., *Phil.* X, 11.
12. *Bell. Alex.* XLII sq.

que de la côte qu'elle dominait théoriquement, menacée à tout instant par les incursions des montagnards retranchés dans leurs places fortes si nombreuses [1]. La conquête de six d'entre elles avait coûté à Vatinius de longs efforts [2]. Le temps auquel s'était d'avance limité Pollion était trop court pour qu'il pût entreprendre le siège de tous les repaires de ses ennemis dans les montagnes bosniaques. Mieux valait, après avoir dégagé la côte, frapper directement l'ennemi le plus important, c'est-à-dire les *Parthini*, après quoi la résistance s'effondrerait. Ce peuple s'était, en effet, signalé dès longtemps par son ardeur belliqueuse [3]. Tour à tour pillés par Pompée [4] ou entrés à son service [5], ils avaient repris le goût de l'indépendance au spectacle de la guerre civile qui se livrait en partie sur leur territoire. Ils avaient plus récemment fourni à Brutus encore un contingent d'auxiliaires [6] et l'expédition prenait de ce fait le caractère d'une vengeance commune des deux triumvirs. Ils devaient constituer le centre d'une conjuration de cités comme il s'en formait sur cette côte [7]. De leurs terres, dont la bordure sud avait été épuisée par les réquisitions des belligérants [8], ils devaient jeter un œil d'envie sur la plaine côtière de Dalmatie et, selon la tactique des indigènes, lancer des raids sur les villes du Nord. C'est là sans aucun doute le mouvement signalé par Dion [9].

Le surnom donné à son fils Saloninus consacre vraisemblablement le séjour de Pollion à Salone à partir de la mi-octobre 40 [10]. Mais il est aussi probable qu'il dut profiter du climat moins rigoureux de la côte pour en chasser aussitôt que possible les bandes indigènes aux incursions sans cesse renouvelées. Ce n'est qu'au début du printemps que, avançant délibérément vers le sud, après avoir dégagé le littoral, il attaqua le massif montagneux qui protégeait les *Parthini* [11]. La guerre fut pénible dans ce pays propre à

1. Cic., *ad Fam.* V, 10, 3.
2. Cic., *ad Fam.* V, 10 a.
3. Cf. E. Païs-J. Bayet, *Histoire romaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1940, t. I, p. 276-277, 361-362.
4. César, *B. C.* III, 42, 5.
5. César, *B. C.* III, 11, 3.
6. App., *B. C.* IV, 88.
7. Cf. Cic., *ad Fam.* V, 10, 3.
8. César, *B. C.* III, 42, 4.
9. XLVIII, 41.
10. Sur la date de l'arrivée de Pollion, cf. J. Carcopino, *Virgile et le mystère de la 4e églogue*, p. 181.
11. Le report de l'attaque principale au printemps est nécessité, d'une part, par le délai

la guérilla et couvert de bourgs fortifiés[1], mais la réduction en était achevée à la fin de l'été, puisque le triomphe de Pollion fut célébré le 25 octobre. L'effet de la rapide conquête de la côte dalmate ne pouvait être définitif, car Pollion avait dû négliger les peuples habitant les massifs de l'intérieur et, sans la possession de l'arrière-pays, il ne pouvait y avoir de sécurité complète contre les incursions des montagnards. Mais les *Parthini*, écrasés, ne se relevèrent pas. Les historiens des guerres illyriennes d'Auguste et de ses lieutenants, d'ailleurs axées plus au nord, Appien et Velleius Paterculus ne les mentionnent pas[2]. En réalité, la punition avait été sévère et Pollion les frappa durement en exigeant la reddition des armes et en confisquant troupeaux et terres[3]. Or, cette confiscation des terres implique la maîtrise absolue et durable du territoire. Le butin lui permit de fonder sa bibliothèque publique[4] et d'acquérir de nombreuses et coûteuses œuvres d'art[5].

J. André.

imposé par les opérations préliminaires sur la côte, d'autre part par le climat rigoureux de la montagne qui avait arrêté l'offensive d'hiver de Vatinius, cf. Cic., *ad Fam.* V, 10, 1 ; sur l'opposition du climat de la côte et de l'arrière-pays, cf. H. Cons, *op. cit.*, p. 29-30. Quant aux troupes de Pollion, elles étaient sans doute composées des anciennes garnisons laissées dans les villes par Vatinius et de celles qu'il avait amenées d'Italie. Peut-être opéra-t-il simplement dans les environs de Dyrrachium la jonction entre les ex-Vatiniens et les forces confiées par Antoine. Il est assez vraisemblable que, pour une expédition commune, Antoine et Octave aient fourni chacun un contingent.

1. César, *B. C.* III, 42, 4.

2. Dans les Περθεηνάται soumis par Auguste, H. Cons, *op. cit.*, p. 137 et n. 1, a voulu voir les *Parthini*. E. Svoboda, *Oktavian und Illyricum*, 1932, p. 86 sq., a démontré la fausseté de cette identification.

3. Florus, IV, 12, 11 ; sur la renommée des brebis d'Illyrie, cf. Arist., *H. A.* VIII, 28. Florus parle des Dalmates en général sans citer les *Parthini*. Il est bien certain que les exigences de Pollion s'étendirent à tous ses adversaires vaincus. Comme Horace (*Od.* II, 1, 16, *Delmatico... triumpho*), l'historien use d'un terme général englobant les *Parthini* et vise l'ensemble de la campagne.

Si Florus ne cite pas le nom d'une ville prise, cela n'implique pas nécessairement que la campagne n'ait eu que « de maigres résultats » (J. Carcopino, *Virgile et le mystère...*, p. 175). C'est qu'il n'y avait pas de villes à prendre. Comme Salone, elles étaient restées entre les mains des Romains. Quant aux *Parthini*, ils n'en possédaient pas. César ne mentionne chez eux que des *castella*, bourgs ou simples points fortifiés, où l'on retirait le blé à l'abri des pillards, *B. C.* III, 42, 4.

4. Pline, *N. A.* VII, 115. Le contraste entre la pauvreté apparente du pays et la richesse du butin lors de l'expédition d'Anicius en 168 (App., *Ill.* IX) avait déjà frappé Tite-Live (XLV, 43, 8).

5. Pline, *N. A.* XXXV, 10 ; XXXVI, 23-25, 33-34.